

CCCP Séminaire zéro

« L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhomme – une corde au-dessus d'un abîme.
Danger de le franchir, danger de rester en route, danger de regarder en arrière – frisson et arrêt dangereux.
Ce qu'il y a de grand en l'homme, c'est qu'il est un **pont** et non un but... »

Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », prologue 4

Au commencement était le texte.

- Au commencement... Au commencement de quoi ? De ce qui, devant vous, nous rassemble sans qu'a priori on s'y ressemble : nous, Claire Ambroselli, Céline Masson, Claude Maillard et Pierre Boismenu qui vous parle en ce moment de ces quatre là... Et qu'à les lire dans cet ordre, les initiales de ces quatre prénoms puissent faire entendre. à l'oreille distraite de tout sens **C.C.C.P.**, à savoir le sigle en alphabet cyrillique qu'on a traduit, ou plutôt translittéré jusqu'en 1989 par **U.R.S.S.**, par bon heurt cela ne nous *collectivise* pas pour autant. Il n'y a pas de communauté avérée, ni d'histoire, ni d'origine ni de statut, qui a priori fasse trait d'espèce entre les 4. Mais de nous associer fait le pari de n'en être pas réduits pour autant à une *collection* de discours individués dont les parallèles seraient vouées à ne se rencontrer jamais.

Ce serait plutôt *l'objet premier* de ce nouage *entre* nous que de travailler à élucider devant et avec vous l'énigme de ce qui a pu ou pourra *faire nœud* dans et par ce « collectif » improbable. Le dispositif de travail original que vous a présenté Céline Masson est congruent à cette hétérogénéité de départ et entend donner les moyens de travailler ce qui pourra *s'entredire* entre nous. Et à l'occasion *s'entrecouper*. Donc se *nouer*, faire un *nœud entre nous* dans le mouvement même d'entrelacer des dires qui se cherchent et peuvent dès lors en venir à se trouver, depuis votre écoute.

- Au commencement, disais-je, était le texte. Un texte. Toute une histoire. L'histoire d'un texte qui, pour ne pas faire origine, n'en a pas moins fait, comme on dit, « des histoires ». A chacun la sienne, pas la même sans doute. Ce texte n'existe pas, pas vraiment comme un texte « auteurisé » - pas publié, peut-être impubliable. Ce qui ne l'empêche pas de circuler, comme une lettre cherchant sa destination, à l'instar de la fameuse « lettre volée » d'Edgar Poe Et peut-être vous reviendra-t-il d'y toucher, sous une forme ou une autre. Il fera en tout cas, sinon référence, du moins *point d'ombilic* dans notre rêve comm(e)un de s'entendre. Il s'agit d'un écrit ni individuel ni collectif, un tissage de propos dépersonnalisés mais non anonymes sous titré « *Des trous, des bords, des pleins* » et qui fait *ombre portée* à un *forum* tenu à la Sorbonne en décembre 1998 sous le titre de « *mémoire freudienne mémoire citoyenne* ».

Ce forum : une tentative de forum pour ne pas simplement colloquer côte à côte, avec un dispositif de « tables rondes » censées *forer*, faire trou dans la colloctation rituelle. Organisé par Psychanalyse Actuelle, le Centre Georges Canguilhem et L'AMIF, dans la suite d'un appel public à signatures en faveur des « sans papiers » qui avait amené en 1997 près d'un millier de *psychanalystes* à se déclarer *citoyens* prêts à désobéir à la loi inique qui les obligerait à dénoncer l'intrus dans la nationalité. Convoqués par l'étranger qu'on prétend effacer, des psychanalystes s'étaient alors insurgés dans la Cité pour répondre des sans voix à leur prêter leur nom de papier.

Le forum « *mémoire freudienne mémoire citoyenne* » s'en est donc suivi pour élaborer ce trouble: ***comment peut on être freudien et citoyen ? De quel bord se faire tenants du trou de mémoire où se fabrique la disparition ?***

Un forum aura alors été rêvé, un bruissement de paroles emmêlées. Au réveil, en sont restées à la traîne des images sonores plus ou moins brouillées. Certaines disparues. A ce *point d'ombilic*, le forum aura fait *trou dans le réel de la mémoire*, en rendant impossible une simple *lecture* ...

Et de là, à l'exemple d'un récit de rêve qui en recompose les effilochures autour de ce qui s'en est perdu, s'offre aujourd'hui ce *document*, un tissage d'associations, qui par leurs coupures et recoupements, ne fait certes pas un recueil de *témoignages*, lesquels s'efforcent en vérité dans la seule parole. Et sans doute même les trahit-il à les mélanger, les décomposer et recomposer, et déjà par là les interpréter en les portant un pas-au-delà leur dépôt. Mais n'est-ce pas le prix pour que ça fasse transmission par delà le ressassement ?

Pas de lecture de la mémoire – *de ce qui s'est dit au forum*- sans écriture corrélative de l'oubli – *qu'on y ait fait acte de dire*. Sous les pavés du discours les pages d'écriture.

Contrairement au discours (primairement du maître), « *l'écriture ne signifie rien* », écrit JL Nancy (dans « *Corpus* »), car « *écrire touche à l'extrémité, elle touche au corps* ». Toute écriture vraie est écriture de contours. Là où le *plein des dits* tels qu'ils se *rappellent*, est *troué des dits* qu'on oublie à les rapporter, le passage par l'écrit fait *bord*, à les *reporter*, ces dits, les déplacer, dans *l'écart* d'écriture par où ils font frayage de voix.

Elle est née en 1943. Trois mois après, Limoges étant occupée, la zone dite « libre » en perdait l'illusion, et les parents de celle qui allait devenir, à Limoges toujours mais bien plus tard, une analysante, se mariaient.

Cinquante sept ans après, elle commence seulement à entendre ce qu'elle savait pourtant depuis toujours, elle qui se disait *être* la mémoire même, mais que précisément elle ne saisissait pas. « *Je n'y comprends rien* » répétait-elle à chaque séance dans le premier temps de sa cure, quand elle évoquait tout ce savoir qui la concernait très exactement. Ces faits tellement nets qu'à être sans ombre ils étaient sans le moindre relief :

- ce fait par exemple qu'après que sa sœur soit née, l'année suivante, son père l'avait poussée dans un landau en travers de la ville pour l'installer à l'autre bout, de l'autre côté de la gare, au Sud, chez ses grands parents maternels. Et définitivement puisqu'elle y restera plus de 20 ans et que ce sont eux qui l'élèveront exclusivement, étant irrévocablement exclu qu'elle pénètre jamais désormais dans le tout petit appartement sous les toits – un « grenier » l'appelle-t-elle- où ses parents, avec sa sœur, se seront faits invisibles pendant des dizaines d'années...

- ce fait aussi que son père était juif (et elle ne l'apprendra qu'à 18 ans) et sa mère catholique, comme le frère de la mère, son oncle, qui quand elle le voyait à Paris lui tondait régulièrement la tête et l'entraînait à son bras rue Saint Denis...

- ce fait donc que son père juif avait passé sa vie dans Limoges à ne pas exister, qu'il avait toujours vécu mort, et que sa belle-famille lui en voulait féroce, l'oncle en tête, d'avoir pris leur fille en épouse comme on dirait en otage. ...

- ce fait encore que dans son travail de formatrice, notre patiente avait été bouleversée par le suicide il y a quelques années d'un de ses stagiaires, dont elle ressentait l'acte comme intimement lié à ce que son *illettrisme* protégeait et que le travail

pédagogique avait sans précaution entamé. Et depuis elle interrogeait sans cesse cette énigme de *l'illettrisme*, en ce que cette *station toute droite de l'esprit* au bord de *l'écrit pas à lire* et fait de lettres en éclats vitreux, n'a rien à voir avec l'incapacité *analphabétique* d'en délivrer les significations d'usage...

A tout ceci, et tant d'autres données nullement refoulées : elle n'y comprenait rien du tout, pas même, surtout pas, à ce que pouvait bien vouloir dire cette folle envie qu'elle avait toujours de se faire *immatriculer* sur la peau...

«Je ne comprends rien à tout ce que je dis »...

Et puis, il avait été question de *mosaïques* : ces mosaïques innombrables que tout au long de son silence de vie le père avait façonnées, paysages et visages surtout, où ressortaient des yeux, la vraie beauté de regards improbables. Un certain nombre de ces mosaïques lui étaient revenues, déposées au grenier, elles étaient là depuis la mort du père, non ignorées sans doute, mais pas plus comprises que le reste, morceaux de cette mémoire brisée qu'elle localisait en sa personne... Mais revenues du grenier dans le dire de la cure, finit par s'entendre ce que ce legs sans paroles du père faisait valoir comme *transmission mosaïque*, via son propre prénom, le deuxième, inusité, de *Moshe*...

Deuxième temps de la cure... En cours.

C'est la figure de sa fille unique Anne Lise qui prend une place décisive : il lui apparaît évident maintenant que lui transmettre quelque chose de ce qu'elle porte « en bon petit soldat » depuis toujours est la raison décisive de son travail sur le divan. Les rapports de la mère et la fille sont ravageants depuis le début, et la violence a culminé il y a 4 ans quand Anne est partie sur un coup de tête à Grenoble et a subi un avortement dont elle est revenue pour donner à ses parents cet « enfant tué/tu es ». A quoi, sur le conseil (voire l'ordre) de la « psychothérapeute » féroce « interventionniste » que notre analysante – nous l'appellerons Janine Dupont- consultait alors depuis des années, il est répondu en la chassant de la maison...

Depuis un an, un processus est amorcé où la fille et la mère se rencontrent, Anne Lise manifestant un intérêt passionné pour tout ce qui touche à l'histoire juive du grand père. Elles se parlent, se trouvent, apprennent à s'aimer.

Un jour elle dit que deux lettres la hantent, le *A* associé au rouge et le *I* associé au vert. Elle dit ne pas connaître le poème de Rimbaud (ça ne correspond d'ailleurs pas) Elle découvre, très étonnée quelques séances plus tard que ce sont les voyelles extrêmes dans l'ordre de son propre prénom, Janine, de celui de sa fille, de sa mère Alice, de sa grand-mère Marie...

« Nul ne témoigne pour le témoin » dit le poète Paul Celan. Elle *était* ce témoin en personne, la parole faite chair du témoignage impossible, sujet sacrifié à l'incarner. De faire texte à déchiffrer du legs mosaïque du père, elle *devient* sujet à le lire, et de là à *passer le témoin*. A faire pont vers sa fille. A revenir sur le pont.

Le commencement n'est pas l'origine. Et un texte est toujours palimpseste. C'est à ce prix de dé-ontologisation que du père opère et qu'on peut passer à autre chose